Zeitschrift: Patrimoine fribourgeois = Freiburger Kulturgüter

Herausgeber: Service des biens culturels du canton de Fribourg = Amt für Kulturgüter des Kantons Freiburg

Band: - (2017)

Heft: 22: L'église Saint-Jean à Fribourg = Die Johanniterkirche in Freiburg

Artikel: De Saint-Jean-des-Planches à l'Église paroissiale Saint-Jean

Autor: Lauper, Aloys

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1035715

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DE SAINT-JEAN-DES-PLANCHES À L'ÉGLISE PAROISSIALE SAINT-JEAN

ALOYS LAUPER

Dernier commandeur absent, autorités démunies face à l'effondrement de l'Ordre de Saint-Jean, communauté dépouillée, prêtres surchargés, paroissiens absents ou vindicatifs : avoir charge des âmes ou des biens ne fut pas de tout repos sur les Planches dès la fin du XVIIIe siècle. Au gré des circonstances, des changements liturgiques ou des modes, la paroisse a pourtant réussi à ne pas brader ses trésors. Les embarras financiers rognaient toute ambition mais ont suscité des débats et des interrogations sur la valeur et le sens du patrimoine. Les grands projets de l'Entre-deux-Guerres ont donc fait place à des interventions plus mesurées qui ont finalement sauvé une église appréciée mais toujours mal connue.

Lors de sa visite pastorale du 15 avril 1785, Mgr de Lenzbourg avait jugé que les deux autels latéraux subsistants sous le jubé, ainsi que l'autel de la chapelle Wild n'étaient «presque plus decents». Il avait ordonné «qu'ils soient changés ou du moins réparés». Il avait également demandé «qu'on enleve les vœux, qui sont en jambes, bras, pieds, et autres choses, telles que cheveux, rites && qui pendent à l'image, attachée au mur, du côté de l'Epitre et qu'on y laisse que des images décentes et des figures convenables à la sainteté du lieu ou elles sont». Le saint Christophe du jubé protégeant de la malemort (fig. 63 et 110), placé au-dessus du tronc de la paroisse[1], à droite du passage vers le chœur, faisait donc l'objet d'une dévotion particulière puisque fidèles et pèlerins y laissaient des ex-voto jugés de mauvais goût[2]. L'évêque s'inquiétait déjà de l'état du «plafond de l'église, ainsi que la charpente» qui nécessitaient selon lui des réparations urgentes. Le jubé et ses autels, désignés à l'époque comme «avant-chœur», étaient considérés comme partie intégrante du chœur à la charge de la commanderie[3]. L'évêque invita donc le Grand Prieur d'Allemagne et le commandeur Josef Anton Streicher (1774-1790) à réparer au plus tôt ces «vieux autels pourris et indécents», dont l'un, celui de l'Épiphanie, portait les armes de Pierre d'Englisberg[4]. Entre 1786 et 1790, Jakob Stoll (1731-1812), peintre et menuisier de Saint-Ours, réalise donc l'autel de la Trinité (fig. 9) pour la chapelle nord, l'autel des Rois pour la chapelle sud, en y mettant les armes du commandeur payeur, ainsi que l'autel de la chapelle Wild, financé par les descendants du fondateur. Mis à part ce dernier oratoire dont la toiture fuyait, l'église fut ainsi jugée en bon état lors de la visite pastorale de Mgr Guisolan, le 3 juillet 1805[5]. Deux mois plus tôt, le Père capucin Aurélien Pittet y avait érigé le premier chemin de croix[6]. De son côté, la paroisse avait commandé une cloche de l'agonie à la fonderie de l'Œlberg. Coulée en 1783 par Jacques-Nicolas Delesève, aidé du maître serrurier Michel Baur, elle rejoignit au beffroi les deux cloches gothiques de 1281 (fig. 109) et 1478 environ (fig. 164) ainsi que la petite cloche de 1676, œuvre de Hans Wilhelm Klely (fig. 162). La communauté de la Planche obtiendra encore du dernier commandeur, Franz Karl von Wigand (1803-1825), la promesse que la lecture de l'Évangile et le sermon du dimanche soient faits en allemand. A la mort de ce dernier, l'État hérite de tous les droits et devoirs de la commanderie supprimée envers l'église Saint-Jean, en particulier l'entretien du chœur et du jubé. Fribourg s'en dessaisit rapidement en faveur du Chapitre de Saint-Nicolas. Affaiblis par la Révolution, spoliés en 1803 pour doter la nouvelle commune de Fribourg, les chanoines ne sont plus en mesure de faire face à toutes leurs dépenses. Par décret du 23 juin 1828, le Grand Conseil accepte donc l'incorporation des biens de la défunte commanderie[7] au Chapitre de Saint-Nicolas pour autant que leurs revenus soient versés dans une Caisse destinée exclusivement à l'entretien de ses immeubles. En contrepartie, le Chapitre devait assumer désormais les obligations matérielles et

Fig. 59 L'église Saint-Jean entre son ancien champ des morts et la commanderie à l'arrière, avec la sacristie de chevet construite par Claude-Antoine Duding en 1711-1712.

1 Aux armes Krummenstoll et Garmiswil tandis que le saint Jean-Baptiste au nord surmontait le tronc de la commanderie aux armes Meyer. Voir p. 88. (AEF, C 471.6 – Inventaire 1692, 15).

2 AEF, Cure de Saint-Jean 31a.

3 La commune de la Planche avait, selon le Concordat de 1664, la charge du clocher avec ses deux cloches à l'époque, de la nef – murs, couverture, portes, fenêtres, bancs, chaire –, de la tribune et du porche ainsi que du cimetière, des murs d'enceinte avec leurs entrées «sauf du côté nord et est où la muraille ferme le jardin et les appartenances de la commanderie» (AEF, CSN V.18.103, copie du 19 janvier 1871).

4 AEF, Cure de St-Jean, non classé, lettre de Mgr de Lenzbourg au Grand Prieur d'Allemagne et prince de Heitersheim, du 28.02.1786 et lettre du 18.04.1786 : «Ces autels sont sous des voûtes entre la nef et le chœur, lesquelles forment un avant-chœur dont Mrs les Commandeurs ont toujours été en possession tant pour accorder des sépultures que pour retirer des oblations [...]. La Commanderie fait dresser à celui qui a les armoiries du Commandeur d'Englisberg un sépulcre en toile peinte, le vendredi saint, qui est indécent, déchiré et gâté de vieillesse et fait déshonneur à l'Ordre». Voir aussi ANDREY 2014, 43-44.

5 AEF, Cure de St-Jean 31b.

6 AP St-Jean, n.c., Chemin de croix (5.05.1805).

7 Soit le rentier de 19 148 fr., le domaine de Villarsel-sur-Marly avec le Schwand estimés à 20 000 fr., la dîme de Villarsel soit 4 500 fr., et divers fiefs à Kleinbösingen, Bonnefontaine (Monterschü), Hermisberg, Essert, Villarsel, Praroman, Cormagens, Lossy, Wiler, Schiffenen et Mühlethal (AEF, CSN V.18.13).

Fig. 60 Dessus-de-porte, Vue des Planches depuis le Bourg, vers 1810, huile sur toile, 87,2 x 34,2 cm, maître inconnu (Abbaye de la Maigrauge). – Cette peinture montre bien l'ampleur du site de la dernière commanderie de Suisse, avec son pré et son verger s'étendant jusqu'au domaine de l'État où se dressait encore la Maison de l'édile ou Baumeister, le Hof en allemand. Le point de vue dégage la façade nord de l'église Saint-Jean où l'on distingue l'escalier extérieur de la chaire.

pastorales des Hospitaliers envers Saint-Jean, en particulier l'entretien du chœur et du jubé. En tant qu'usager de l'église, l'État fut également impliqué dans son entretien. Depuis 1820, l'ancienne commanderie abritait la Maison de correction et le curé de Saint-Jean en était l'aumônier. L'église accueillait donc les jeunes délinquants pour la messe dominicale, raison pour laquelle la tribune et sa galerie d'accès par-dessus la ruelle (fig. 65) furent maintenues et entretenues jusqu'à la fermeture du lieu de «redressement» au début du XXe siècle.

Un curé conservateur et érudit

L'année 1832 voit la démolition de la chapelle du Petit-Saint-Jean et la nomination de Meinrad Meyer (1802-1870) comme curé de Saint-Jean. Il en sera aussi l'historien et le défenseur acharné. Premier directeur de la Bibliothèque cantonale (1848-1870) et du Musée des antiquités et des monnaies, fondateur de la Société d'histoire du canton de Fribourg (1840), il réussira à protéger Saint-Jean de la convoitise des démolisseurs et des premiers antiquaires. En 1836, il fait remplacer l'autel de la chapelle Sainte-Anne, où commence la sauvegarde du site, menée pour l'essentiel dans les années 1840. La reconstruction du mur du cimetière, entre 1840 et 1842[8], entraîne la démolition de deux bâtiments emblématiques: le corps de garde adossé à l'ancien mur depuis le XVIe siècle au moins et le local des pompes dont on l'a flanqué en 1813[9]. Ce projet, pour lequel la paroisse a lancé une souscription[10], doit assurer le maintien d'un cimetière en Basse-Ville. Depuis 1813 en effet, dans un souci d'assainissement urbain, la Ville fait fermer l'un après l'autre les cimetières «intra-muros», cantonnant les morts derrières les murs du cimetière communal de Saint-Pierre. Saint-Jean sera le dernier cimetière médiéval de Fribourg et sa fermeture le 1er juin 1853 suivra l'ouverture du deuxième cimetière communal à Miséricorde, aux marges de la cité. Les autorités approchent alors la paroisse pour savoir si elle serait disposée à vendre le terrain ainsi libéré et à «laisser démolir la chapelle Sainte-Anne». Raison invoquée? Les ponts suspendus, qui «ont diminué la circulation dans les quartiers inférieurs», pourraient aussi les ruiner. Remède proposé? Agrandir les places, celles du marché au bétail sur la Planche-Supérieure et celle de la Caserne. Avantages du projet? «Donner quelques valeurs aux maisons de la basse ville». Réponse ferme mais polie du Conseil paroissial qui veut bien «empêcher la ruine totale de notre quartier» mais pas à ce prix[11]. En décembre 1840, l'Intendant des bâtiments de l'État, Fidel Leimbacher, est autorisé à faire réparer

8 AEF, Cure de St-Jean 36. La commune donnera son accord pour la démolition de son magasin des pompes le 31.07.1840. Le corps de garde sera détruit en août. Selon DELLION VI, 498, le mur fut réalisé en 1842. Les deux bâtiments détruits sont esquissés sur un plan joint au permis de construire (AEF, Cure de St-Jean 47a).

9 AEF, Cure de St-Jean 66, PV des séances de la Commission et des assemblées paroissiales de St-Jean, 16.03.1813.

10 AEF, CSN V.18.103, 2 et AEF, CE I.38 (17.06.1840).

Fig. 61 John Ruskin, «Eglise de St Jean», 2 juin 1871, plume, lavis d'aquarelle et rehauts de gouache sur papier, 23,6 x 30,6 cm (MAHF 1984-010). – Amoureux de Fribourg qu'il découvrit en 1833 déjà et qu'il considérait comme la seule ville médiévale de montagne qui ait été préservée, l'artiste anglais projetait d'écrire une histoire des villes suisses illustrée par ses croquis sur le vif, complétés par les daguerréotypes exécutés par son valet Frederick Crawley. Les 24 images prises entre 1854 et 1856 sont actuellement les plus anciennes photographies de Fribourg. Le 2 juin 1871, il s'arrête sur les Grand-Places pour dessiner une vue du Bourg puis descend sur la Planche-Supérieure pour y fixer l'image de l'église médiévale avant son agrandissement. Au premier plan, il croque les lessiveuses à la fontaine à peine dérangées par un homme en uniforme, sans doute l'un des 2700 soldats et officiers de l'armée des Bourbakis logés à Fribourg depuis février 1871, dans la caserne de la Planche et au Werkhof notamment.

et à rendre plus solide la tribune de l'église d'où les détenus de la Maison de correction assistaient à la messe[12]. En 1844, il dessine les nouveaux châssis de fenêtres en chêne du chœur (fig. 71)[13], du jubé et de la chapelle Wild, peut-être aussi ceux de la nef qui sont à la charge des paroissiens de la Planche et que le curé Hartmann voulait faire changer en 1829 déjà[14]. Ces verrières ornementales à réseau néogothiques ont toutes été remplacées en 1906. La seule conservée lors de leur dépose (fig. 72)[15], fermait la baie en tiers-point de la chapelle Wild alors que les toutes les autres étaient insérées dans les fenêtres baroques de 1711. À travers ces croisées, on perçoit donc une rupture, celle du style troubadour, et un retour au Moyen Âge avec le jubé pour référence. En 1844, on refit également les soubassements de la façade en pierre dure, puis tous les enduits en 1849 avant de réparer les toitures vers 1856[16]. C'est peut-être à cette époque que de fausses voûtes en plâtre remplacèrent le plafond à panneaux du chœur (1711) et son équivalent plausible dans la nef, un lambris à voligeage jointif probablement constitué de quatre compartiments de 440 cm chacun, dont il restait en 1990 une dernière planche, peinte avec croix de Malte dans un médaillon central et rinceaux en lyre aux extrémités[17]. Quant à la chapelle Wild, elle fut mise hors d'eau avant d'être cédée à la paroisse par le colonel Philippe de Schaller (1795-1881), époux d'Hélène de Chollet-Wild, le 30 décembre 1867[18]. Le 1er novembre 1870, jour de la Toussaint, Meinrad Meyer s'éteint. Il fut le dernier curé de la «commune de la Planche».

L'église du rectorat de Saint-Jean

La paroisse Saint-Jean était l'une des plus petites du canton puisque son territoire se limitait à la Planche-Inférieure et à la Planche-Supérieure, du pont de Saint-Jean au pont du Milieu, et de la porte de Bourguillon à la porte de la Maigrauge. Et son église ne disposait pas de tous les privilèges d'une paroissiale. En 1872, les circonscriptions ecclésiastiques de la ville furent modifiées. Trois rectorats dépendant du Chapitre de Saint-Nicolas furent créés : Saint-Jean pour le quartier des Planches et de la Neuveville, Saint-Maurice pour celui de l'Auge et Saint-Pierre pour celui des Places.

11 AEF, Cure de St-Jean 66, 13.04.1865.

12 AEF, Cure de St-Jean 35.

13 AEF, Cure de St-Jean 47c (dessin à la mine de plomb).

14 Cette année-là, il avait écrit, sans succès, aux élèves du Pensionnat des Jésuites pour solliciter «quelque don à la reconstruction des fenêtres de l'église» (AEF, Cure de St-Jean 36).

15 Vitromusée Romont VMR 694, notice d'Astrid KAISER, 19.09.2013, que je remercie pour ses informations.

16 «Il y a environ dix ans que la toiture de l'Eglise de St Jean de la Planche a été retenue en entier aux frais du Vénérable Chapitre de St-Nicolas pour le chœur, de la Paroisse pour la neffe, et de la famille Wild pour la petit chapelle» (AEF, Cure de St-Jean 66, 22.07.1866).

17 436 x 38,5 cm, recensée en 1990 et aujourd'hui introuvable (IPR FRIBOURG/St-Jean 1990, 303). ZEMP 1906, 162 prétend que les plafonds de plâtre dataient du XVIIIe siècle mais il ne connaissait pas le plafond à panneaux de 1711.

18 AEF, Cure de St-Jean 66, 30.12.1867.

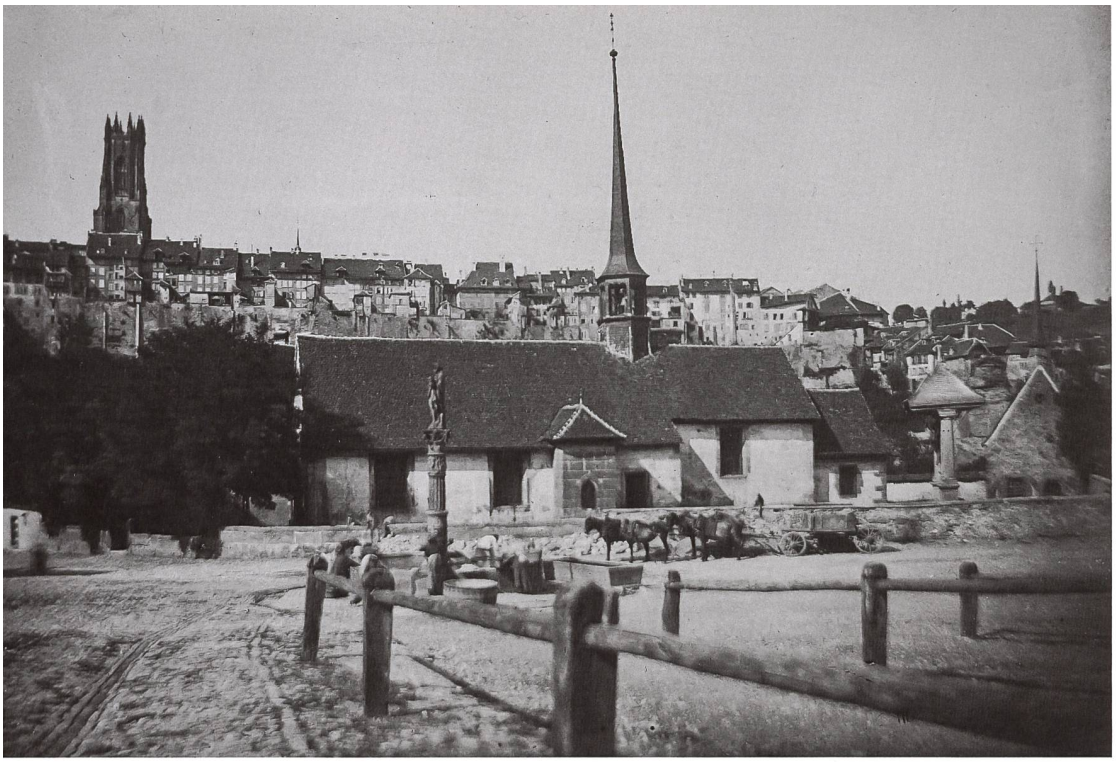


Fig. 62 L'église Saint-Jean, dans son volume d'origine, peu avant l'agrandissement de 1885, cliché du chanoine Jean-Vincent Bornet, recteur de Saint-Jean. On distingue au premier plan les traverses du marché au gros bétail et toujours les lessiveuses à la fontaine Saint-Jean.

Le Chapitre de Saint-Nicolas, détenteur des droits de collature, fut chargé à ce titre de l'entretien du chœur de Saint-Jean, un chanoine-recteur occupant désormais la charge de curé. Henri-Joseph Ems fut le premier chanoine en poste à Saint-Jean. Malgré la promesse d'être secondé par un vicaire, il fut vite dépassé par la tâche. Le rattachement de la Neuveville et du bas de la Grand-Fontaine[19] au nouveau rectorat en avait doublé les fidèles. En plus de sa charge d'aumônier de la Maison de Force et de la Maison de correction, comme ses prédécesseurs, le curé Ems cumulait désormais celle d'aumônier de l'asile des vieillards de la Providence[20].

Dès la fondation du rectorat, son desservant prit la mesure du mauvais état de l'église. En 1872, il adressa au Chapitre divers devis pour la remise en état du chœur. On lui permit de parer au plus pressé mais on lui demanda d'attendre, pour blanchir les murs, que la paroisse fasse de même dans la nef[21]. Ces réparations d'urgence s'étalèrent sur deux ans. Les toitures du chœur et de la sacristie furent reprises par le couvreur Guyot, le plafond et les murs par les peintres-gypseurs Croci & Cie, les verrières par le vitrier Rodolphe Grumser[22]. Le maître-autel et ses statues furent réparés, les dorures et le faux marbre refaits par le peintre Martella et le doreur Kowalski. Le marbrier Jean Christinaz livra les premiers fonts baptismaux posés sous le jubé, à droite de l'arc triomphal (fig. 70) tandis qu'on installait de petits bancs pour les enfants devant le maître-autel. La table de communion et les stalles furent également repeintes (1874)[23]. La paroisse fit sa part de l'ouvrage. L'intérieur de la nef et les façades furent «rafraîchis», peut-être en partie recrépis mais assurément reblanchis[24]. La chapelle Sainte-Anne fut également réparée et l'on s'inquiéta encore de l'état du cimetière dont les murs furent raccommodés et les croix subsistantes redressées, celles des tombes Thurler et Grumser en particulier. En 1876, les allées latérales de la nef furent dallées en ciment et l'on fit fermer à clef les stalles alors réservées au Conseil de paroisse[25]. En 1877, l'assemblée paroissiale vota la suppression du tombeau du fondateur près de l'entrée latérale. On ouvrit le sépulcre le 6 août en présence de Mgr Chassot. On y découvrit deux crânes et quelques ossements épars, ceux de Rodolphe de Hattenberg et de Dietrich d'Englisberg pensa-t-on, accréditant ainsi un dédoublement de personnalité remontant aux années 1690 selon Ivan Andrey[26]. On conserva donc ce lieu de mémoire qui fut restauré[27]. En 1878, on remplaça le chemin de croix dans la nef. L'année suivante, la réfection du toit du grand crucifix du cimetière et la création d'un «chemin praticable pour les processions autour de l'église», recouvert de sciure de tan, viendra clore les interventions des années 1870[28]. Désormais, il faudrait voir plus grand: malgré les trois messes du dimanche, à 6 h pour les prisonniers, à 8 h pour les enfants et à 9 h

19 «soit en montant à gauche jusqu'à la maison N° 15 exclusivement, et à droite jusqu'au chemin tournant près la buanderie» AEF, Cure de St-Jean, Décret concernant la circonscription et les subdivisions de la paroisse de Fribourg en Suisse quant à la charge actuelle des âmes, Lucerne, 1er mars 1872. La banlieue de la ville divisée jusqu'alors entre les paroisses de Tavel, Guin, Givisiez et Villars fut rattachée à la paroisse de Fribourg. La «banlieue du côté de Marly et de Bourguillon avec les fermes dépendantes de la Maigrauge», d'abord promise au rectorat de St-Jean, obtiendra le 2 octobre 1872 son rattachement à la cure de St-Nicolas.

20 AEF, CSN V.18.98, 3 et Cure de St-Jean 66, PV des séances de la Commission et des Assemblées paroissiales de St-Jean, 19 février 1874.

21 AEF, CSN V.18.103, 11, demande du recteur Ems au chapitre, 30.08.1872 et AEF, CSN V.18.104, réponse du Chapitre.

22 AEF, CSN II.3.88, factures de 1874.

23 AEF, CSN V.18.104.

24 AEF, Cure de St-Jean 66, (voir n. 21), 27.08.1873 et 15.05.1874.

25 Ibid., 15.01.1875, 11.07 et 23.08.1876.

26 Ivan ANDREY, Un ou deux fondateurs au jardin des Oliviers?, in: PF 20, 139.

27 AEF, Cure de St-Jean 66, 13.12.1876, 1 et 6.08.1877.

28 Ibid., 16.02.1879.

Fig. 63 Le jubé et le chœur vers 1885, cliché du chanoine Jean-Vincent Bornet, recteur de Saint-Jean. – Cette vue montre les deux statues de saint Jean-Baptiste et de saint Christophe sur les chapiteaux-consoles du jubé dans leur position initiale, peu avant leur déplacement au chevet en 1887. On distingue également le rein du plafond plat, la chaire, une des verrières néogothiques de 1844 au jubé, le monument funéraire du curé Meinrad Meyer (1802-1870), et les fonts baptismaux (1872) de chaque côté de l'arc triomphal, la table de communion dans le chœur et les grilles en bois fermant les chapelles latérales avec l'autel de la Trinité à gauche et celui des Rois Mages à droite (1786-1790), ainsi que les premiers bancs de la nef et dans l'allée, la pierre tombale d'Ulrich Nix (1564).

pour les adultes, l'église était désormais trop petite[29].

À la recherche de l'unité de style

Déjà souhaité par le nonce Agnozzi lors de l'établissement des rectorats, puis par Mgr Cosandey (1879-1882) et son successeur Mgr Mermillod (1883-1891), l'agrandissement de l'église occupe le chanoine-recteur Bornet dès son installation à Saint-Jean. Sa possible reconstruction est évoquée mais rapidement écartée, ni le Chapitre ni la paroisse n'ayant les moyens d'assumer leurs parts d'une démolition et reconstruction. Le 21 novembre 1882, l'architecte bullois Adolphe Rouiller livre des plans de transformation accompagnés d'un devis pour un montant de 27 000 francs[30]. Il prévoit d'agrandir le chœur de 5 m 60 vers l'est, ce qui offrirait une centaine de places pour les enfants. La nef serait prolongée de 7 m, soit 128 places supplémentaires sous une tribune plus profonde. Le plafond plat – plus exactement en cintre déprimé – serait remplacé par un berceau lambrissé posé sur une grande corniche. Ces documents sont transmis pour avis à l'architecte Adolphe Fraisse, expert en la matière puisqu'il a déjà construit les églises de Promasens (plans de 1864), de Châtonnaye (1869-1871), de Rossens (1870-1871), de Châtel-St-Denis (1872-1875), de Botterens (plans de 1874), de La Tour-de-Trême (1875-1875), d'Albeuve (1876-1879) et de Broc (1876-1877). Il a également dirigé le chantier du temple protestant de Fribourg (1874-1875). Ancien architecte cantonal, il est en outre conseiller communal à Fribourg (1876-1895), directeur de l'Édilité et chargé à ce titre de préaviser tous les projets soumis pour approbation au Conseil communal. Son rapport d'expertise[31] cloue au pilori les «anachronismes architecturaux» du projet qui a tenté vainement d'accorder son style au «transept», entendez le jubé. L'allongement du chœur est vivement critiqué

29 AEF, CSN V.18.103, 16, lettre du chanoine Bornet au Chapitre, 21.11.1882.

30 AP St-Jean, Devis pour l'agrandissement de l'église de Saint Jean à Fribourg, 21.11.1882. Les plans correspondants sont introuvables. De cet architecte, on ne connaît qu'un projet de grange pour Aloys Glasson à La Tour-de-Trême, du 30.12.1893 (AEF, CPII, 415.2).

car il éloignerait encore le maître-autel des fidèles. La fausse-voûte en plein-cintre posée sur un élément en encorbellement est un «barbarisme» et la solution retenue pour l'insérer entre les fermes est jugée inadaptée et insuffisante du point de vue statique. La façade-écran à registres, dont le bas s'inspire de l'église de La Tour-de-Trême aux dires de son auteur, est pour Fraisse un collage de détails «réunis et juxtaposés d'une manière incohérente» et son portail est hors d'échelle. L'expert propose de revoir toute la problématique, y compris la conservation ou non du jubé, l'élargissement de l'arc triomphal ainsi que la réalisation d'un nouveau maître-autel. En conclusion il propose deux scénarios d'intervention: l'agrandissement ou la transformation. Dans le premier cas, on se contenterait d'allonger la nef sans en modifier les baies et le couvrement, ce qui permettrait «si on le trouve nécessaire et utile pour la perspective du chœur la démolition du transept et l'élargissement de l'arc triomphal». La transformation s'accompagnerait d'une remise en forme néogothique de l'édifice avec restitution des baies ogivales et division du vaisseau en trois nefs sous la charpente existante. Appuyé par Max de Techtermann qui se dit rebuté par le mélange des époques en façade[32] et accompagné d'esquisses, ce rapport bien argumenté permet à Fraisse d'emporter le mandat. Ses plans sont approuvés par le Conseil d'État le 7 juillet 1885[33]. Pour des raisons financières, on choisit l'option minimale: un simple agrandissement de l'église vers l'ouest sans toucher ni au chœur ni au jubé dont Techtermann a reconnu l'importance. À l'instar du chœur, la nef était alors couverte d'un plafond plat en plâtre[34], qui écrasait l'espace qu'on disait étouffant à la belle saison[35]. On profite de l'allongement du vaisseau pour le couvrir d'un nouveau plafond en staff, en arc angulaire tronqué retombant sur des soffites (fig. 69). Pour gagner un peu de hauteur et insérer cette fausse voûte, le charpentier Joseph Bodevin scie les entraits de la charpente de 1645 et renforce les fermes par le système actuel à entraits retroussés moisés et contrefiches.

L'entrepreneur Joseph Thalmann mène le gros des travaux du 10 août 1885 au 28 octobre 1886. Il commence par démolir le mur du cimetière et l'ancienne façade occidentale de l'église afin de la prolonger de 7 m 50 et d'un axe. L'ancien portail est remonté[36] dans la nouvelle façade néogothique très dépouillée, articulée par des lésènes, percée de trois baies en arc brisé et précédée d'un porche. Les niches flanquant l'ouverture de pignon reçoivent deux statues en terre cuite, un saint François d'Assise et un saint moine non identifié livrés probablement de Paris en octobre 1885[37]. Les deux autres fenêtres assurent un apport de lumière bienvenu à une église qui a gagné près de 200 places. Elles éclairent également la nouvelle tribune en fer à cheval portée par quatre colonnes en fonte (fig. 64). L'aile nord, accessible par l'ancienne galerie, est réservée aux détenus. L'aile

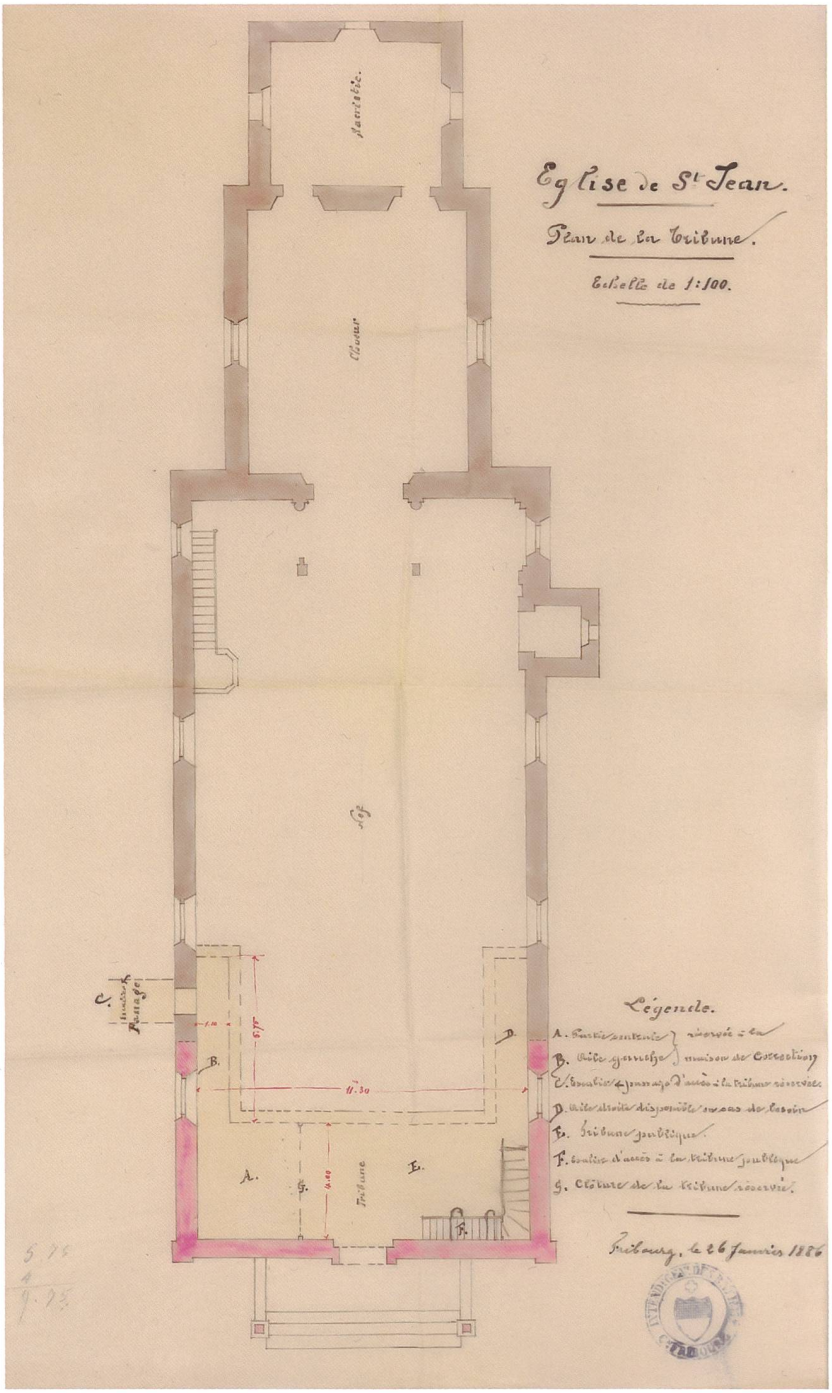


Fig. 64 Adolphe Fraisse, plan de la nouvelle tribune de Saint-Jean, annexé à la convention du 22 janvier 1886 entre l'État et la paroisse réglant son usage, encre et lavis d'aquarelle, 1:100 (AEF, Titres de l'État 657).

31 AP St-Jean, Rapport d'Adolphe Fraisse au recteur-chanoine Bornet, 11.02.1884.

opposée, desservie par un escalier intérieur, est destinée aux paroissiens et aux chantres de la «Mutuelle de la Planche» fondée en 1882[38]. Cette cohabitation existe depuis 1820 mais pour éviter tout problème, on sépare les délinquants des chanteurs par une paroi haute de 2 mètres et l'on dresse un grillage sur le garde-corps afin de soustraire les prisonniers à la curiosité des fidèles. Pour les ouvertures des élévations latérales, l'architecte a non seulement repris la forme des baies du XVIIe siècle, mais également celle du réseau néogothique des croisées posées dans les années 1840. Pierre Schaller, «maître-menuisier sur la Planche» et facteur d'orgues réalise les châssis en chêne, toujours en place, la porte principale, les douze bancs en chêne supplémentaires ainsi que l'orgue expertisé le 5 juillet 1888[39]. Les verrières des cinq fenêtres de l'extension, «monté[es] en losanges de plomb» sont réalisés en 1885 par l'atelier de Johann Jakob Müller à Berne[40]. Les sols sont refaits, l'ancien dallage remplacé et les tombes comblées[41]. Le jubé, dont la galerie n'est plus accessible, est conservé mais sa façade est plâtrée et sommée d'un tympan sous la voûte. À l'initiative du chanoine Bornet, on rénove également le chœur dont les murs sont rhabillés et blanchis comme ceux de la nef. Au plafond, également réparé, on pose un lustre offert par un paroissien. La plateforme du maître-autel est prolongée aux dépends des stalles qu'on raccourcit de deux sièges par rangée. Les dalles usées et les degrés en pierre sous les stalles et la table de communion sont remplacés. L'arc triomphal est alors élargi pour améliorer la vue sur le célébrant au maître-autel[42]. Les statues de saint Christophe et de

Fig. 66 L'église Saint-Jean dans les années 1930, avec la façade occidentale très dépouillée dessinée en 1885 par l'architecte Adolphe Fraisse.

Fig. 65 L'église et la commanderie en 1889. – On distingue encore la galerie aérienne qui permettait aux détenus de gagner la tribune de l'église depuis la cour de la commanderie via la dépendance, liaison qui fut supprimée après la fermeture de la maison de correction.

32 AP St-Jean, lettre de Max de Techtermann au chanoine Bornet, 17.01.1884. Le futur archéologue cantonal proposait en outre de rétablir les «ogives anciennes» des baies du jubé, «les anciennes ouvertures se dessinant encore dans la muraille», et de percer une ou trois baies dans le chevet au-dessus de l'autel ce qui sous-entendait la suppression du retable baroque.

33 AEF, CSNV.18.103, 18. Signalés par Marcel Strub, les plans de Fraisse sont actuellement introuvables.

34 «Das Sch[iff] und der viereckige Chor sind mit einer flachen Gipsdiele bedeckt, völlig kahl und modern befenstert.» (RAHN 1883, 421).

35 «Nous espérons aussi en élevant le plafond si écrasant de la nef, assainir l'atmosphère de notre église d'ordinaire si chaude et si promptement viciée pendant nos offices» (AEF, CSNV.18.103, 16, voir n. 30).

36 AP St-Jean, Agrandissement de l'église 1882-1887, 1re Situation des travaux de maçonnerie [...] par Joseph Thalmann, maître-maçon, 19.09.1885.

37 AP St-Jean, Fonds de bâtisse pour l'église de St-Jean 1881-1888, 29.11.1885 (dédouanement) et 07.01.1886 (paiement d'une facture de 190 fr.); IPR FRIBOURG/St-Jean 1990, 243-244.

38 AP St-Jean et AEF, Titres de l'État 657, convention du 22 janvier 1886 pour l'usage de la tribune de St-Jean, avec plan. Le Chœur-mixte La Caecilia sera fondé en 1898, la Maîtrise de St-Jean (Schola Cantorum) en octobre 1930.

saint Jean-Baptiste déménagent du jubé au chevet, sur des consoles fixées de part et d'autre du maître-autel. Les peintures en faux-bois des stalles, la polychromie et la dorure du maître-autel, sculptures y compris, mais également des autels du jubé et de la chapelle Wild sont entièrement refaites par le peintre-gypseur Angelo Sormani, établi au Court-Chemin 17 : «Le contour de ces autels était affreux. C'était un mélange de jaune, de vert, de gris, un ensemble indéfinissable de dorures effacées, de tons criards et de marbrures de mauvais goût. Les autels ont été peints en faux bois avec deux tons. Tout ce qui était précédemment doré a été doré à nouveau»[43]. Dans la foulée, neuf tableaux sont encore «rafraîchis», au nombre desquels probablement ceux des retables des petits autels.

Les comptes bouclés en 1888 laissent à la paroisse un bénéfice de 191 fr. pour une dépense totale de 27 278 fr., dont 1500 fr. pour l'orgue neuf et 600 fr. pour les honoraires de l'architecte, somme entièrement couverte par les subsides de l'État et de l'Évêché, les dons, les tombolas et les kermesses[44].

Guidé par l'économie des moyens, ce chantier eut le mérite d'épargner les murs anciens et le jubé mais il fut diversement appréciée par les connaisseurs : «L'église, qui renferme plusieurs tombes de commandeurs, et dont une partie a conservé son style gothique primitif, vient de subir une sorte de restauration dont nous préférons ne pas parler !..»[45]. L'intervention ne s'est pas limitée à l'agrandissement de la nef, mais elle a aussi changé l'aspect général de l'église. La couverture à sept pans de la nef ainsi que la modification de l'arc triomphal, du tiers-point au plein cintre, ont compromis la lecture de l'articulation entre le jubé et le chœur. En marge de ces travaux, l'autel extérieur en tuf considéré comme le tombeau du ou des fondateurs, avec sa dalle en molasse où l'on lisait le millésime 1224, fut supprimé et les derniers ossements placés dans une niche, sous l'escalier de la chaire[46].

Fig. 68 Vue du chœur peu après 1911, avec au-dessus des portes de la sacristie, la paire de reliquaires maniéristes du début du XVIIe siècle, aujourd'hui en dépôt aux archives paroissiales.

Fig. 67 La chapelle sud du jubé, entre 1887-1906, avant le dégagement des remplages aveugles et la suppression de l'autel des Rois Mages et de la barrière en bois.

L'archéologie entre en scène (1903-1911)

Encore médiévale en 1885, malgré l'arrivée du train (1863) et le faux départ de l'industrie sur le plateau de Pérolles (1873), la ville de Fribourg est un immense chantier vingt ans plus tard, avec ses beaux quartiers bourgeonnant sur les hauteurs, ses spéculateurs lorgnant sur les vieux murs et ses ouvriers cantonnés dans la Basse. Pour sauver la Sarine du tarissement et le «tilleul de Morat» de l'étouffement, les premiers défenseurs du patrimoine se mobilisent autour de quelques architectes, polémistes et savants. La Belle Époque des restaurations commence. À l'abbaye d'Hauterive, l'architecte Frédéric Broillet mène durant

39 AP St-Jean, agrandissement de l'église 1882-1887, 1re situation des travaux de menuiserie [...] par Mr Pierre Schaller [...] : «Confection des 2 fenêtres gothiques latérales en chêne, sur la partie neuve de la façade»; Note des travaux de menuiserie, visée le 01.09.1886; AP St-Jean, Copies de lettres diverses, 29.07.1888.

40 AP St-Jean, agrandissement de l'église 1882-1887, Note de J. J. Müller, 13.01.1886.

41 AP St-Jean, agrandissement de l'église 1882-1887, N° 1 Travaux supplémentaires en dehors du devis B [...], de Joseph Thalmann, maître-maçon, s.d.

42 AEF, CSN V.18.103, 20; AP St-Jean, agrandissement de l'église 1882-1887 (voir n. 36) : «Pour élargir les deux piliers de la grande voûte & remonter les dits piliers en briques en entrant au Cœur.».

43 AEF, CSN V.18.98, 20 et CSN V.18.103, 20, C. Restauration des autels.

44 AP St-Jean, Fonds de bâtisse pour l'église de St-Jean 1881-1888.

45 Albert HYRVOIX DE LANDOSLE, Fribourg. Monuments et excursions. La Gruyère. Le Lac Noir – Thoune, Interlaken et l'Oberland, Morat, Avenches, etc., Genève 1887, 21.

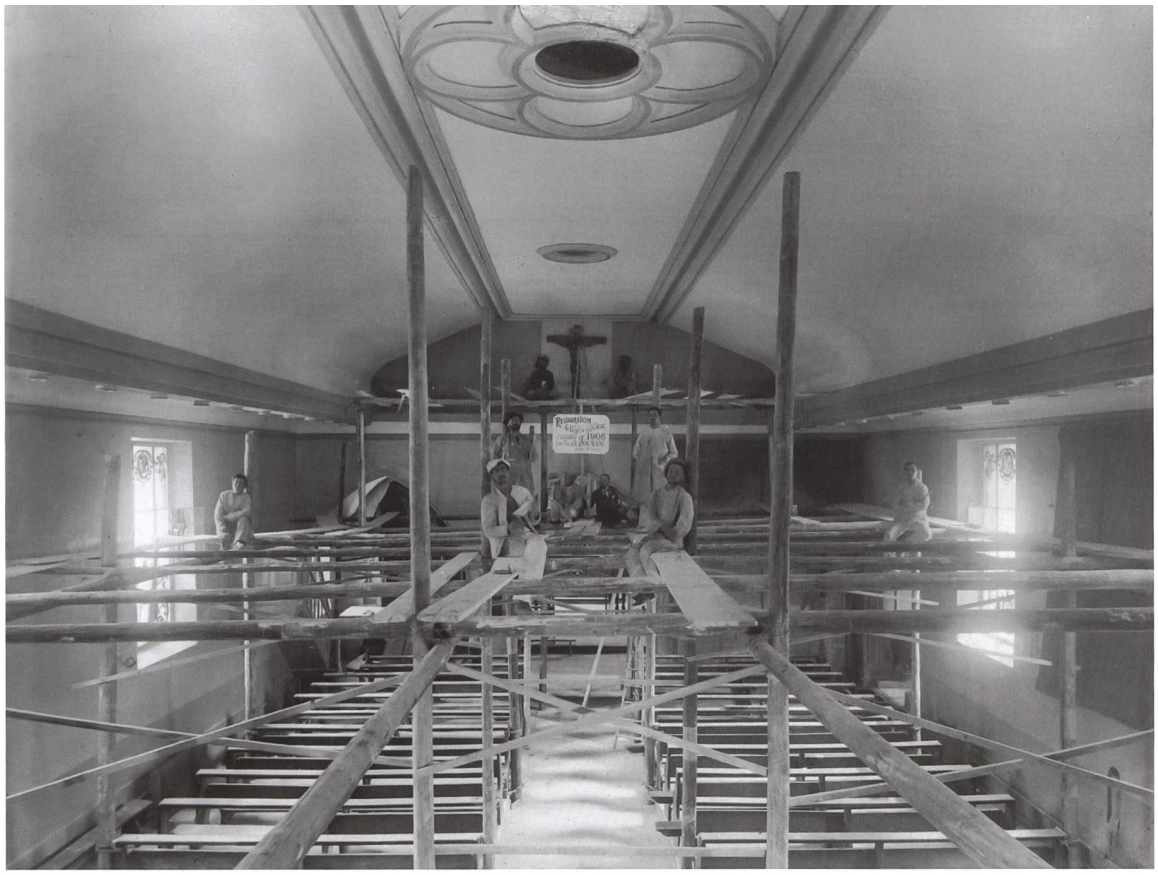
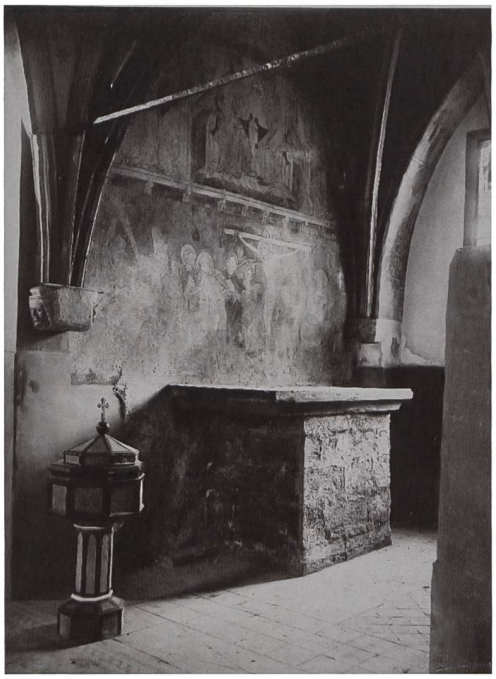


Fig. 69 Photo de chantier en 1906 : le patron et boursier paroissial Angelo Sormani avec ses ouvriers peintres-gypseurs sur les échafaudages de la nef, sous le plafond dessiné en 1885 par Adolphe Fraisse.

dix ans (1903-1913) une restauration exemplaire précédée par des sondages archéologiques et picturaux, suivie d'une documentation soignée des interventions, avec photographies des états avant et après, plans et relevés. Pressés par le temps et le peu de moyens, le chanoine-recteur Jean-Vincent Bornet, l'archéologue Max de Techtermann et l'architecte Frédéric Broillet n'auront pas les coudées aussi franches à Saint-Jean et devront composer avec des paroissiens plus méfiants.

Les travaux de restauration à Saint-Jean commencèrent en 1903 dans la chapelle Sainte-Anne où le plafond et les murs furent rhabillés et blanchis, l'autel lavé et verni. Le 26 novembre 1905, une grande kermesse permit de récolter 7448 fr. 50 pour l'église. La Commission des Monuments historiques, créée en 1900, fut sollicitée. On lui transmit d'abord le projet de nouveaux vitraux présenté par Kirsch & Fleckner[47] puis celui du chauffage central à vapeur élaboré par la Fabrique de machines de Fribourg[48]. L'église était jusqu'alors chauffée en hiver avec un poêle que l'on disposait dès les premiers froids, l'usine à gaz voisine fournissant le coke nécessaire. On voulait également installer l'électricité et remplacer notamment les petites lampes à essence de benzine éclairant les autels. La Commission jugea nécessaire d'accompagner ces travaux d'une étude des maçonneries pour en établir la chronologie. Le 30 mai 1906, trois semaines après l'ouverture du chantier (7 mai), elle confia ce mandat à l'archéologue cantonal en titre, Max de Techtermann ainsi qu'à Mgr Johann Peter Kirsch, professeur

Fig. 70 L'ancien autel maçonné de la chapelle Huser, nu, après le démontage de l'autel des Rois Mages (1786-1790) et la découverte des peintures murales gothiques en 1906.



46 DELLION VI, 494 et AP St-Jean, agrandissement de l'église 1882-1887, Note de Joseph Thalmann (voir n. 36) : «Pour reconstruire la tombe pour les chevaliers à l'intérieur de l'Eglise». Le monument antérieur est décrit par RAHN 1883, 21 : «Am Aeusseren des Sch[iff]s steht neben dem N[ord]-Wand ein schmuckloser aus Tufstein gemauerte Tumba, die für das Grabmal der Stifter gilt [...]. Auf dem Sandsteindeckel ist mit modernen arabischen Ziffern das Datum 1440 [erreur de lecture ou de typographe?] verzeichnet».

47 Projet adopté le 16.03.1906 (AP St-Jean, non classé).

48 AP St-Jean, Projet d'un chauffage central à vapeur, plan daté du 27.02.1906.

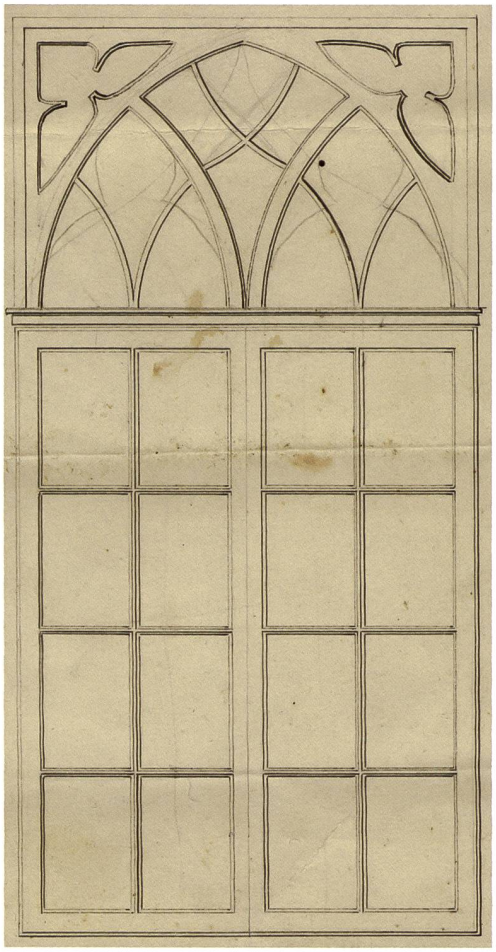


Fig. 71 Joseph Fidel Leimbacher (1813-1864), Projet pour les nouveaux châssis de fenêtre du chœur, 1844, encre de Chine sur papier (AEF, Cure de St-Jean 47c).

La création d'un troisième chapiteau aux armes Huser placé à gauche de l'arcade centrale procède de la même intention. Derrière le retable de l'autel des Trois-Rois, on découvre des peintures murales de la fin du XIVe siècle qu'on décide de laisser visibles (fig. 70). L'autel de 1785 est donc supprimé et l'on charge Frédéric Broillet de concevoir un autel néogothique en molasse sur lequel on finira par placer une statue du Sacré-Cœur[49].

Dans la nef, sur le mur sud, les sondages révèlent une fresque du début du XVIe siècle, un Portement de croix qui est soigneusement dégagé (fig. 118-120). La composition et les personnages de cette peinture de grande qualité évoquent la peinture de la Haute-Alsace et font penser au Grand Portement de croix de Martin Schongauer imprimé en 1486. On conserve les dernières pierres tombales devant le jubé, mais on refait les fonds en ciment ainsi que tous les bancs. On y installe deux des quatre lustres en fer forgé actuels ainsi qu'un chemin de croix lithographié livré par la Maison Benziger d'Einsiedeln. Les travaux de peinture et de gypserie sont à nouveau attribués à Angelo Sormani, conseiller de paroisse depuis 1895 et même caissier depuis 1901[50].

La mise en valeur de l'église s'accompagne de sa relecture comme monument d'histoire. Cette d'antiquités chrétiennes à l'Université et à l'architecte Romain de Schaller, sous l'égide d'un expert fédéral, le professeur Josef Zemp (1869-1942), premier titulaire de la chaire d'histoire de l'art à l'Université de Fribourg (1898-1904) et ancien président de la Société pour la conservation des monuments historiques (1897-1904). Techtermann étudie d'abord la sacristie de chevet, dont les fondations ont dérangé une tombe et sont donc postérieures au cimetière. Dans le chœur, il repère les percements primitifs et les premiers décors qu'il décrit soigneusement dans son rapport. Il étudie ensuite le jubé mais conclut, sur la base d'une analyse incomplète des murs latéraux, qu'il s'agit d'un porche plaqué sur l'église d'origine qu'il pense limitée au chœur. Il en analyse soigneusement la face et dégage les remplages aveugles de la chapelle Huser, motifs qui lui serviront de modèle pour la restitution d'un décor en trompe-l'œil rétablissant l'unité architecturale de cette clôture (fig. 77) à la manière des jubés bernois, bâlois ou strasbourgeois.

Fig. 72 Verrière ornementale sur châssis en chêne, datée 1844, provenant de la chapelle Wild et déposée en 1906 (Vitromusée, Romont). – Seule rescapée des verrières créées vers 1844, cette vitrerie à bornes suggère un retour aux ambiances assourdies et chamarrées de l'historicisme, atmosphères qu'on disait propices aux dévotions personnelles. La rosette supérieure porte les armes de la famille Wild, dans leur variante concédée en 1713, d'azur au croissant d'or.

49 Plans mis au net du 12.09 au 09.10.1907; détails d'exécution du 23.09.1908 (AEF, Genoud-Cuony XLI, 443).

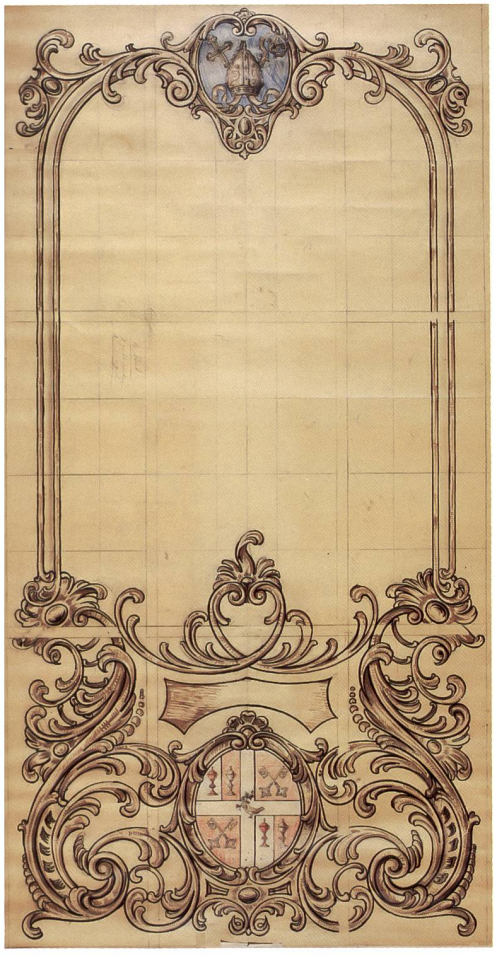


Fig. 73 Atelier Kirsch & Fleckner, carton pour la verrière sud du chœur, aux armes de Mgr Joseph Deruaz, 1906 (Vitrocentre, Romont KF 517).

supposés de la chapelle, les Wild et Fryoud choisis à tort, comme le démontrera peu après Max de Techtermann[51]. Les verrières néobaroques du chœur et de la nef se réfèrent quant à elles au réaménagement de 1712-1713, tout en y intégrant ceux qui ont assuré le maintien et la conservation de l'église : le Chapitre Saint-Nicolas et Mgr Deruaz (1891-1911), nommés avec leurs armes en médaillon dans le chœur (fig. 73 et 137); la Ville et l'État, les Duding et l'Ordre de Malte dans la nef.

Le gros des travaux s'achève dans le jubé en automne 1908 avec la pose de l'autel néogothique et la restauration du Couronnement de la Vierge et de la Crucifixion[52]. La découverte fortuite de l'accès au caveau de la chapelle Wild en 1909, lors du creusage d'une tranchée d'assainissement, permet à Techtermann de compléter son rapport et de confirmer ses hypothèses sur la datation et l'attribution de cette chapelle funéraire à Jacques de Vuippens et à son épouse Anne Wild (fig. 75-76). La réparation des stalles et des confessionnaux ainsi que la création d'un dorsal de célébrant en 1911 met un terme aux réparations du mobilier liturgique[53]. L'inauguration des nouvelles orgues construites par Henri Wolf-Giusto en 1915 bouclera en musique la restauration de l'église, neuf ans après le début des travaux[54].

mise en perspective est soutenue par la vitrerie, réalisée en 1906 dans l'atelier Kirsch & Fleckner. Les deux nouvelles fenêtres du jubé (fig. 74) seront accordées à son style. Leur arc surbaissé à crochets accosté d'une arcature aveugle renvoie au XIVe siècle flamboyant et aux remplages des écoinçons de la chapelle Huser. Les verrières ornementales sont timbrées de médaillons au monogramme du Christ et de la Vierge. Dans les angles inférieurs, les écus aux armes Hattenberg et d'Englisberg au sud, Huser et Maggenberg au nord, jalonnent l'histoire médiévale du lieu : les soi-disant fondateurs de la commanderie du Petit-Saint-Jean, Rodolphe de Hattenberg et Dietrich d'Englisberg d'un côté et de l'autre Conrad II de Maggenberg, l'avoyer qui permit l'installation sur la Planche, et Wilhelm Huser, le maître d'ouvrage du jubé. Également néogothique, la verrière de la chapelle Wild répondra au même schéma, présentant saint Jean-Baptiste dans un quadrilobe ainsi que les armes des fondateurs

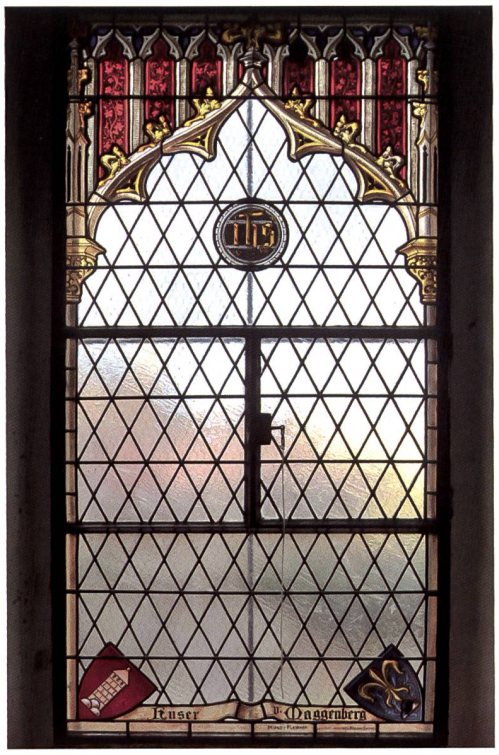


Fig. 74 Atelier Kirsch & Fleckner, Verrière ornementale de la chapelle nord du jubé, aux armes du commandeur Wilhelm Huser et de l'avoyer Conrad II de Maggenberg, 202 x 105 cm, 1906.

50 Cet entrepreneur est connu pour avoir livré en 1899 un projet de décor pour le vestibule de la Chancellerie (AEF, CP II, 148). Il était également propriétaire de l'immeuble de la Brasserie bavaroise (à l'emplacement de la rue des Bouchers 1), exhaussé et transformé sur les plans de Frédéric Broillet (AEF, Genoud-Cuony XVIII, 351).

51 IPR FRIBOURG/St-Jean 1990, 301.

52 Ces frais seront entièrement couverts par un subside de l'État.

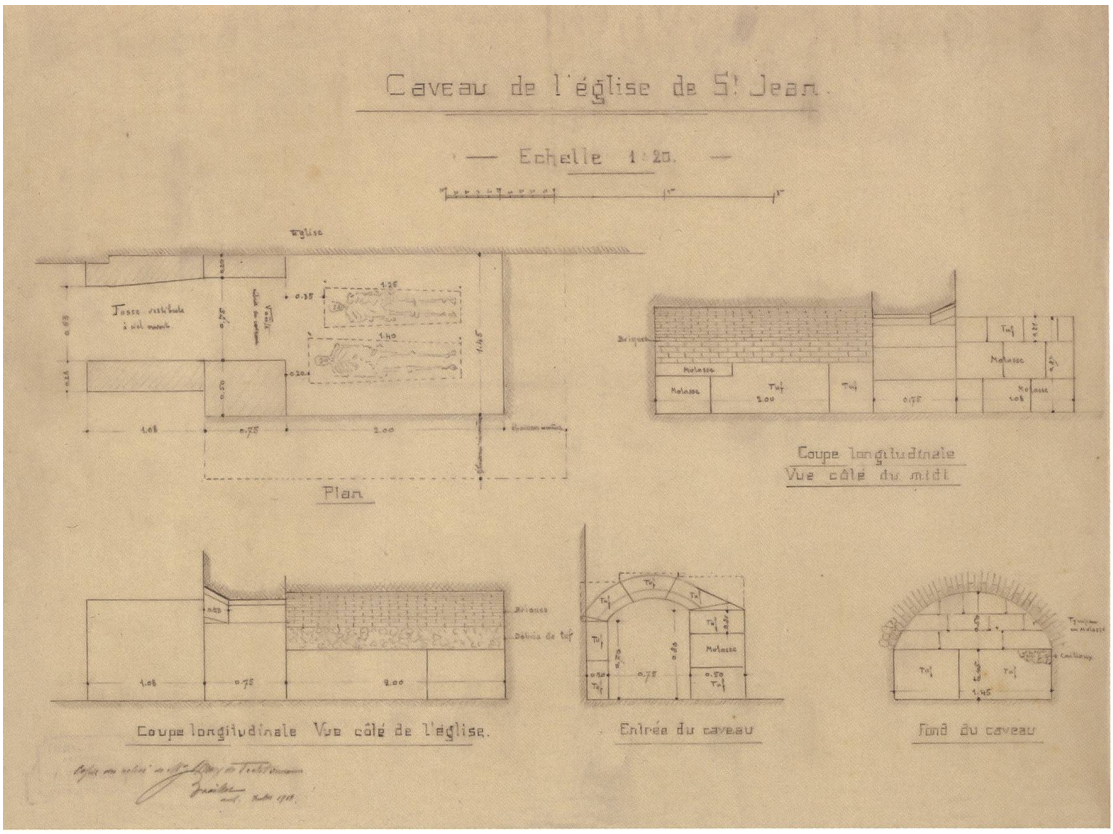
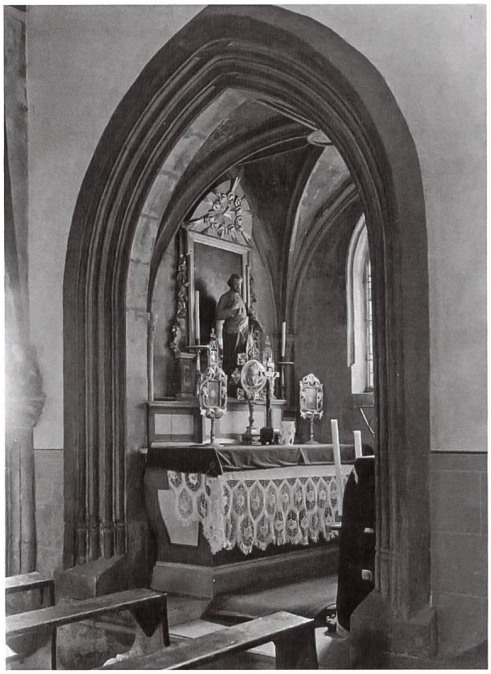


Fig. 75 Plan, coupes et élévations du caveau de la chapelle Wild, mis au net en juillet 1918 par Frédéric Broillet d'après le relevé sommaire de Max de Techtermann, 1909, 1 :20 (AEF, Genoud-Cuony, XLI, 443)

À l'ombre de Saint-Luc

En 1924, la collégiale Saint-Nicolas de Fribourg est élevée au rang de cathédrale et son chapitre doit céder ses droits sur les paroisses qui lui sont encore incorporées. Le rectorat de Saint-Jean devient une paroisse à part entière, à charge pour elle d'entretenir désormais toute son église avec mobilier, parements et objets liturgiques. La vétusté de certains aménagements mais également l'esprit du temps invitent au changement. Les années 1930 qui voient le triomphe du Groupe de Saint-Luc suscitent des vocations et des projets dans tout le canton[55]. Porté par Fernand Dumas et Mgr Besson, le renouveau de l'art sacré impose son style et ses rêves de modernité dans la tradition. On commence par le toilettage des abords. L'ancien cimetière abandonné fait place à un jardin aménagé par Joseph Bavaud[56]. La paroisse s'adresse ensuite à l'associé et successeur de Frédéric Broillet, Augustin Genoud (1885-1963), pour donner forme à ses nouveaux projets. Le 7 septembre 1932, elle adresse une demande de subvention à la Confédération pour la restauration du Christ du cimetière et de l'église où elle dit vouloir restaurer le chœur et le maître-autel, assainir les murs, rafraîchir les peintures murales de la nef et du jubé et réparer l'édicule couvrant le Christ du cimetière[57]. Deux mois plus tard, Albert Naef, professeur d'archéologie et d'histoire de l'art à l'Université de Lausanne et ancien président de la Commission fédérale des monuments historiques (1915), se rend à Fribourg où il visite l'église Saint-Jean comme expert fédéral. Il est le premier à mettre en doute la chronologie

Fig. 76 Vue de la chapelle funéraire fondée par Jacques de Vuippens et son épouse Anne Wild sur leur caveau familial (1582-1587), état dans les années 1930.



53 LRD14/R7036.

54 L'ancien instrument fut vendu à la paroisse de Villarlod (AP St-Jean, PV CP 1914).

55 PF 5 (1995), Le Groupe de St-Luc.

Fig. 77 Vue intérieure à la fin des années 1940, montrant l'aspect du jubé entre 1906-1956, avec notamment le décor en trompe-l'œil de 1906 complétant les remplages aveugles de la travée sud et unifiant le motif architectural dont on sent mieux la fonction initiale.

et l'analyse communément admises de l'édifice et s'interroge devant la «partie de l'église comprise entre le chœur et la nef, où l'on croirait voir les restes d'un jubé» plutôt qu'un porche plaqué devant une chapelle du XIIIe siècle. Il demande donc que la restauration soit précédée d'analyses et de relevés. La méthode posée, vient le constat: les murs du chœur et de la nef sont gorgés d'humidité en raison «d'épaisses couches de ciment à la base des murs» qu'il faudra supprimer. Naef s'inquiète surtout de l'état de «la statue du Christ [du cimetière], une œuvre d'art hors ligne et qui malheureusement, me semble en grand danger». Il décèle des fissures verticales du pied à la tête, critique la pose de clous en métal qui ont fait sauter la molasse en rouillant, déconseille l'imperméabilisation de la pierre et propose de mettre à l'abri ce chef-d'œuvre du XVIe siècle et de le remplacer par un fac-similé en pierre dure[58].

En février 1933, le peintre Henri Broillet fournit un devis pour les analyses picturales et la restauration des peintures murales et des sculptures de l'église[59]. Sur la base du rapport de Naef, la Confédération a conditionné le versement d'une subvention à une analyse scientifique du bâtiment, avec relevés et couverture photographique, dont elle couvrirait un quart des frais[60]. L'architecte poursuit ses études mais le 19 septembre 1933, le Conseil paroissial suspend le projet «étant donné la situation précaire de la paroisse» et rompt son mandat[61]. On se contentera alors de rafraîchir le chœur et de restaurer les autels dont les statues sont dorées et polychromées par le peintre-restaurateur Francesco Cerrea (fig. 101)[62]. Alors que ces travaux s'achèvent, on réactive la mémoire du Chemin de croix de Pierre d'Englisberg. Le Vendredi-Saint 1934, on bénit les 14 nouvelles stations, de «simples croix de Malte en fer forgé fabriquées par la Maison Gougain, surmontées de petites croix en bois», et scellées sur les murs du chemin de Lorette, de Saint-Jean à Bourguillon[63].

Pendant ce temps, le dossier déposé à la Confédération pour la restauration du site a poursuivi son chemin: la chapelle Sainte-Anne et le grand crucifix du cimetière (fig. 125) ont été mis sous protection comme biens culturels d'importance nationale le 13 novembre 1933, tandis que l'église

56 AP St-Jean, Livre de caisse du Conseil de Paroisse du Rectorat de St-Jean 1897-1034, 20.

57 AEF, CSN V.19.2.232, lettre à la Direction des Travaux publics (DTP), 07.09.1932.

58 AEF, Genoud-Cuony XLI, 443, Copie du rapport de la Commission des Monuments historiques, Lausanne, 16.12.1932.

59 AEF, CSN V.19.2.232, lettre d'Henri Broillet à Augustin Genoud, 02.02.193.

60 AEF, CSN V.19.2.232, copie à Genoud de la Réponse du Département fédéral de l'Intérieur à la DTP, 04.04.1933.

61 Ibid., lettre du Conseil de paroisse à Genoud, 19.09.1933.

le sera également dès le 1er avril 1936. Une souscription publique pour le sauvetage du Christ monumental a permis de récolter quelques 3 000 fr. La fondation Gottfried Keller achète alors la sculpture et s'engage à la mettre en dépôt dans la chapelle Sainte-Anne si la paroisse en fait une copie pour son emplacement d'origine. Le sculpteur Fernand Baud en réalise un moulage puis un fac-similé en plâtre. Pour introduire l'original (3,85 x 2,37 m) dans la chapelle Sainte-Anne, en juillet 1936, il faut restituer les grandes baies cintrées de l'ossuaire, modifiées et réduites au XVIIe siècle. Utilisée jusque-là comme seconde sacristie, la chapelle est alors vidée et restaurée sous la direction d'Albert Cuony, l'associé de Genoud[64]. Le frêle clocher à base carrée posée à 45° sur le faîte avec sa flèche octogonale en bardeaux est remplacé par l'ouvrage actuel, plus solide. Les maçonneries de façade sont mises à nu, dans l'esprit du temps, les portes refaites en chêne (Charles Gaudard) et les fenêtres fermées par de nouvelles grilles (Étienne Schwab). À l'intérieur, un plafond à panneaux en bois croisé remplace le couvrement en plâtre. Après avoir hésité entre le granit et le grès coquillier, on a choisi de revenir à la molasse locale pour la reproduction du Christ. Un bloc de 10 tonnes est sorti de la carrière de Beauregard en juin-juillet 1936, puis dressé, juste épannelé, sur l'ancien socle où Fernand Baud se met au travail. Retardé par plusieurs mandats pour Fernand Dumas, le sculpteur devra travailler durant l'hiver dans une cabane de fortune montée autour de la copie achevée en septembre 1937 et inaugurée le Vendredi-Saint de l'année suivante[65].

La restauration de la chapelle terminée, Albert Cuony a remis sur l'ouvrage celle de l'église. En 1937, il présente un devis pour l'assainissement des murs (drainage et remise en état des soubassements), la réfection de la nef et de son plafond. Le diagnostic est alarmant : murs rongés par l'humidité, absence de chemin de fuite en cas d'incendie, confessionnaux mal placés, ouverture sur le chœur trop étroite, emmarchements devant le jubé et le chœur dangereux pour les célébrants, sacristie trop petite, bancs en mauvais état et trop rapprochés, plafonds tombant en lambeaux sur les fidèles, église trop exiguë et clocher instable : «on constate au moins un écartement de 20 centimètres lorsque l'on sonne les deux cloches»[66]. Le 6 mai 1939, l'architecte présente l'avant-projet d'une transformation radicale de l'église (fig. 78). Il propose de remanier l'entrée avec un grand escalier, puis un porche-vestibule fermé flanqué d'une chapelle baptismale et d'un escalier à la tribune intégrant des confessionnaux, une formule développée par Fernand Dumas dans ses églises. Pour des raisons de sécurité, il veut élargir la nef pour la doter d'un collatéral au nord buttant sur une grande tour en béton armé qui doit affirmer le statut paroissial de l'église et recevoir un beffroi en métal pour une sonnerie plus étoffée. Cette tour-porche devait ouvrir sur l'ancien jubé qui aurait retrouvé sa soi-disant fonction initiale de porche intérieur et de circulation secondaire. L'architecte envisageait en effet de percer les deux extrémités du jubé médiéval pour y ouvrir des portes latérales symétriques, la sortie sud donnant sur un nouveau corps de porche aligné sur la chapelle Wild. L'élargissement du chœur projeté sans état d'âme aurait crevé les murs médiévaux pour un gain de 185 places latérales supplémentaires pour filles et garçons tandis que la surélévation et l'agrandissement de la sacristie vers le nord était justifiée par l'aménagement en sous-sol d'une morgue et d'une petite salle de réunion[67]. Le 27 juillet 1939, l'assemblée paroissiale vote ce projet devisé à 123 000 fr., couverts par un emprunt de 70 000 fr. et des subsides fédéraux, cantonaux et communaux[68]. Le 3 septembre 1939, l'armée suisse mobilise : un mois plus tard le Conseil paroissial

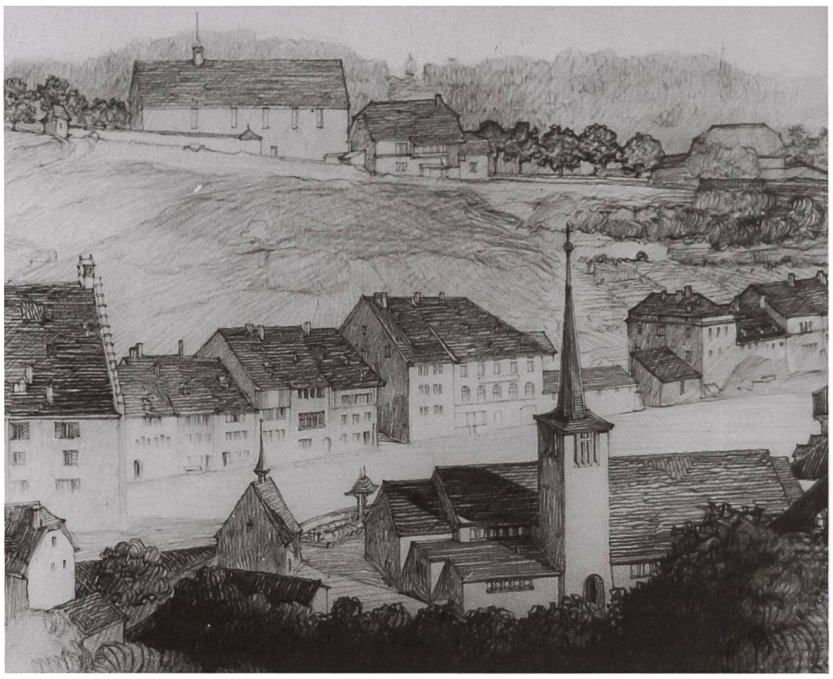


Fig. 78 Albert Cuony, Projet d'agrandissement de l'église, vue perspective depuis le Bourg, 1939 (AP St-Jean). – Cette modélisation montre l'impact du projet accepté par l'assemblée paroissiale le 27 juillet 1939. La tour en béton et l'élargissement du volume auraient défiguré l'église médiévale et porté une atteinte irrémédiable à l'image de la Basse-Ville. C'est la guerre avec ses inévitables renchérissements et non ces considérations patrimoniales qui condamneront le projet.

62 Travaux achevés en février 1934 selon BP 9 (février 1934), 3.

63 BP 9 (avril 1934), 2.

64 AP St-Jean, plans du 16 février 1936.

65 PHILIPONA 1938.

66 AP St-Jean, Restauration de l'église 1921-1942. Contribution de l'État aux frais de culte, 27.07.1939, rapport présenté à l'assemblée paroissiale extraordinaire, point 9.

Fig. 79 Photo de chantier en 1951, après suppression des bancs, des dalles funéraires et du chauffage de la nef, peu avant l'enlèvement de la chaire du XVIIe s. et la démolition du plafond en staff de 1885-1886.

gèle tous ses projets. Quand on en rediscute, en janvier 1942, les prix de construction ont augmenté de 40 à 50%.

À la mesure de ses moyens

Le projet est relancé après-guerre. Comme toujours, les travaux débutent à la chapelle Sainte-Anne. On y pose en 1948 un nouvel autel dessiné par Albert Cuony qui retravaille ses plans de 1939 avec l'aide de Roger Anthonioz. Le programme de modernisation de l'église est vite réduit à l'essentiel[69]. On se contenterait désormais d'agrandir le chœur pour y accueillir les filles au nord, les garçons au sud, comme c'était alors l'usage, de construire la tour en béton entre une morgue sur son flanc ouest et une seconde sacristie à l'est, adossée à l'ancienne qui serait conservée intacte. Dans les plans établis en décembre 1948, l'idée du porche intérieur et des portes latérales sous le jubé fut conservée car elle permettait d'y faire entrer filles et garçons séparément pour gagner leurs bancs réservés au chœur, sous le contrôle exclusif du clergé ainsi renforcé dans sa mission éducative. En installant les fonts baptismaux dans la chapelle Wild, on pouvait renoncer, dans un premier temps, à toute intervention dans la nef et sur la façade occidentale. On invalide cette deuxième variante pour des raisons financières. Les plans mis à l'enquête en mars 1951 oublient le choeur de l'église pour se concentrer sur la façade occidentale et les besoins liturgiques et sacramentels : accueil des fidèles, baptême et pénitence[70]. Le chantier s'ouvre enfin le 16 juillet 1951 avec la démolition de l'ancien porche. Professeur extraordinaire d'histoire de l'art à l'Université de Lausanne, ancien conservateur du Musée d'art et d'histoire de Fribourg, Adrien Bovy est appelé comme expert sur le chantier qui doit permettre au moins le réaménagement de l'église. Moins entraîné à l'analyse architecturale que ses prédécesseurs, il propose de ne conserver du «faux transept» que la chapelle sud «les deux travées en plâtre et faussement gothiques ne font que lui nuire»[71]. La mode est à l'épuration et aux jugements de valeur à l'emporte-pièce : on conseille de supprimer les verrières et de les remplacer par de simples «vitrages nids d'abeille» avec quelques vitraux de donateurs; dans le chœur, de jeter bas le maître-autel «pseudo-baroque», les stalles, les confessionnaux, les dessus-de-porte; au jubé de supprimer le retable de la chapelle nord et de renforcer les traits de la fresque sud, qui serait conservée pour les amateurs derrière une draperie claire; dans la nef, de remplacer le plafond. L'intervention de la Commission cantonale des Monuments historiques, mais surtout la présence de Marcel Strub et des experts fédéraux Linus Birchler et Alfred A. Schmid, éviteront l'épuration projetée des lieux.

Les travaux de 1951-1952 porteront donc uniquement sur la nef et principalement sur les deux interventions de Fraisse. La façade occidentale

67 Plans conservés dans deux fonds : AP St-Jean, non classés et AEF, Genoud-Cuony XLI, 443.

68 Pour lutter contre le chômage, la Confédération et les cantons accordaient depuis mai 1936 des subsides pour la transformation, la rénovation et la reconstruction de bâtiments.

69 Projet développé du 18.11.1948 au 18.01.1949 avec variante du 30.12.1949.

70 Archives de l'Édilité, Plans mis à l'enquête, 1951-035.

Fig. 80 Vue intérieure de la nef vers l'ouest en 1951, après la suppression de la tribune, du plafond en staff de 1885, des sols et des enduits. – On distingue tout à droite la porte haute qui donnait accès à la tribune par la galerie aérienne.

sera en grande partie sacrifiée pour y greffer un vestibule flanqué d'une chapelle baptismale au nord et d'une cage d'escalier au sud, dont les cloisons permettront d'intégrer deux confessionnaux au fond de l'église. L'ancienne tribune en fer à cheval sera démolie pour faire place à une nouvelle en béton et plus profonde, à garde-corps sur plan cintré. La voûte en staff sera remplacée par un plafond suspendu à caissons en cintre surbaissé sur soffites (fig. 14). Les fonds et les bancs seront refaits à neuf et on y installera un chauffage électrique. On renoncera heureusement à percer les murs latéraux du jubé et on se contentera de rouvrir la porte latérale murée en 1881, ce qui entraînera la suppression de la chaire voisine. La baie de 1647 retrouvée par le Père cordelier Maurice Moullet sera dégagée et traitée en niche, sous laquelle on placera une caissette en chêne contenant les os des supposés fondateurs[72]. À l'extérieur, aucun changement notoire mis à part la mise à nu de l'appareillage en molasse des façades de la chapelle Wild. «Nettoyée, aérée, agrandie», l'église est rendue au culte le 9 mars 1952[73]. Finalement, la sacristie est restée dans son volume de 1712, le clocher en béton n'a pas été dressé, les murs gothiques ont été épargnés et la morgue a trouvé place dans la chapelle Sainte-Anne, dans le respect de sa fonction originelle. Le vieux clocher instable dont «la flèche dévie de 1,40 m»[74] inquiétera la paroisse jusqu'à sa reconstruction en 1968 par l'entreprise Vial, du Mouret. L'année suivante, on renoncera au chauffage électrique dispendieux en faveur d'une installation à air chaud ventilé. Cette installation sera accompagnée de la réfection de la toiture, de l'isolation des voûtes, de la peinture à la dispersion de la nef et du chœur, de la restauration des statues par Nino Dionisio, ainsi que de la remise en état de la sacristie où l'on installera de nouveaux buffets d'ornements[75]. La remise en état du chœur, souhaitée depuis 1932, devait constituer la deuxième étape du projet. Il aura fallu encore un demi-siècle pour s'y engager, dans un nouvel esprit, mais toujours dans la volonté de mettre en valeur ce qui fait le caractère unique de Saint-Jean, ancienne chapelle des Hospitaliers et église paroissiale d'un quartier bien ancré dans sa longue histoire.

Fig. 81 La façade crevée de l'église Saint-Jean, en 1951, prélude à la construction du porche fermé actuel par l'entreprise Bernard Cotting.

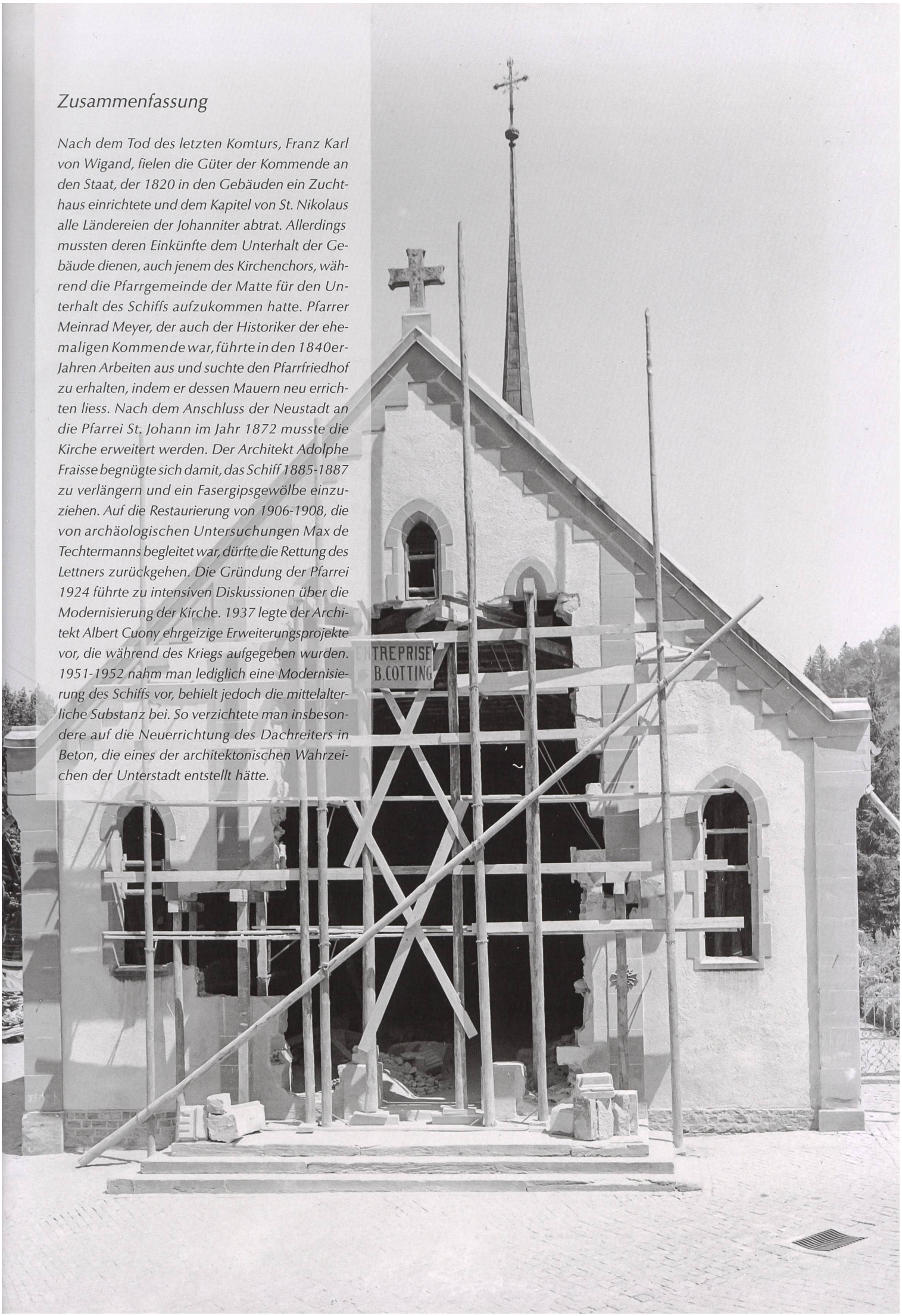
71 AP St-Jean, lettre d'Adrien Bovy à Albert Cuony, 21.07.1951.

72 Madeleine BUTIGNOT, La restauration de l'église Saint-Jean, in: La Liberté, 23.02.1952.

73 WAEBER/SCHUWEY 1957, 64.

74 AP St-Jean, PV CP 1958-1970, 235 (23.10.1967).

75 Ibid., 245 (11.03.1968), 262 (09.12.1968), 287 (16.06.1969) et 294-295 (22.12.1969).

Zusammenfassung

Nach dem Tod des letzten Komturs, Franz Karl von Wigand, fielen die Güter der Kommende an den Staat, der 1820 in den Gebäuden ein Zuchthaus einrichtete und dem Kapitel von St. Nikolaus alle Ländereien der Johanniter abtrat. Allerdings mussten deren Einkünfte dem Unterhalt der Gebäude dienen, auch jenem des Kirchenchors, während die Pfarrgemeinde der Matte für den Unterhalt des Schiffs aufzukommen hatte. Pfarrer Meinrad Meyer, der auch der Historiker der ehemaligen Kommende war, führte in den 1840er-Jahren Arbeiten aus und suchte den Pfarrfriedhof zu erhalten, indem er dessen Mauern neu errichten liess. Nach dem Anschluss der Neustadt an die Pfarrei St. Johann im Jahr 1872 musste die Kirche erweitert werden. Der Architekt Adolphe Fraisse begnügte sich damit, das Schiff 1885-1887 zu verlängern und ein Fasergipsgewölbe einzuziehen. Auf die Restaurierung von 1906-1908, die von archäologischen Untersuchungen Max de Techtermanns begleitet war, dürfte die Rettung des Lettners zurückgehen. Die Gründung der Pfarrei 1924 führte zu intensiven Diskussionen über die Modernisierung der Kirche. 1937 legte der Architekt Albert Cuony ehrgeizige Erweiterungsprojekte vor, die während des Kriegs aufgegeben wurden. 1951-1952 nahm man lediglich eine Modernisierung des Schiffs vor, behielt jedoch die mittelalterliche Substanz bei. So verzichtete man insbesondere auf die Neuerrichtung des Dachreiters in Beton, die eines der architektonischen Wahrzeichen der Unterstadt entstellt hätte.